

cisme que ces mesquines colonnes et cette insignifiante architecture. Que de vie dans la foi!

A côté des merveilles d'un art un peu barbare, le temple de Minerve, debout dans la ville de saint François, semble, par son élégante et harmonieuse beauté, protester contre le moyen âge triomphant.

AGUBBIO.

La petite ville d'Agubbio (aujourd'hui Gubbio), célèbre dans le monde savant par les tables de bronze auxquelles elle a donné son nom, et qui présentent le plus considérable monument des anciennes langues italiotes, est un des points que ma piété dantesque était surtout jalouse de visiter. On sait que vers la fin de sa vie le grand exilé trouva un asile auprès de Boson, tyran d'Agubbio, en prenant ce mot de tyran dans le sens que les Grecs lui donnaient, pour désigner ceux qui s'emparaient de l'autorité souveraine dans une république ou une ville libre.

Cette hospitalité paraît avoir été plus cordiale que celle des fastueux Scaliger. Dante prit intérêt et peut-être aida aux études d'un fils de Boson; et, dans un sonnet qu'on lui attribue, il loue ce jeune homme de ses progrès dans le français et dans le grec, c'est-à-dire dans une langue dont la connaissance était alors très-répandue en Italie, et dans une autre qui y était généralement ignorée. Si le jeune Boson savait le grec, il n'était certainement pas le seul. Ce fait jette donc quelque jour sur l'époque où la plus belle des deux litté-

tures de l'antiquité a été connue dans les temps modernes.

Boson paraît avoir eu un attachement véritable et un culte sincère pour l'illustre réfugié. Le chef guerrier d'Agubbio se fit même littérateur et poète pour l'amour de Dante. Il déplora sa mort en vers, et fut le premier commentateur de son poème, commenté tant de fois. Un des fils de Boson fit un abrégé du Commentaire paternel. Tout cela montre à quel point une famille puissante avait subi l'action et comme ressenti l'entraînement de ce génie.

Par un singulier hasard, le mortel ennemi de Dante était d'Agubbio; Cante di Gabrielli¹, podestat de Florence en 1302, mit son nom en tête d'une sentence écrite dans un latin barbare, et qui condamnait stupidement, pour cause de baraterie, d'extorsions et de lucres iniques, à être brûlés jusqu'à ce que mort s'ensuivît, s'ils remettaient le pied sur le territoire florentin, quinze contumaces, parmi lesquels se trouve nommé le onzième et jeté là dans la foule, entre Lippus Bechi et Orlanducius Orlandi, *Dante Alighieri*. Ainsi du même lieu devaient naître pour Dante un persécuteur acharné et un ami fidèle.

Enfin Dante a placé en purgatoire, à l'étage de l'orgueil, que, pour le dire en passant, il a rempli de poètes et d'artistes, un artiste d'Agubbio, un *enlumineur*,

¹ Je dois à l'amitié de M. Lenormant l'indication d'un passage de la *Vita Nuova*, qui montre positivement que Dante savait au moins dessiner. *Io disegnavo un angelo sopra certe tavolette.* (V. N., p. 61. Pesaro, 1829.)

² La ville d'Agubbio, et la famille de Gabrielli en particulier, ont fourni à Florence un grand nombre de podestats et de barigels.

comme on disait à Paris, où Dante avait entendu employer cette expression, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. « Es-tu donc Oderisi, l'honneur d'Agubbio, et de cet art qu'à Paris on appelle enluminer¹ ? » Cet art était celui des peintres de miniature, et la tradition n'en a pas péri depuis les plus anciens ouvrages byzantins jusqu'aux chefs-d'œuvre du XVI^e siècle.

Dante s'était probablement lié pendant le temps de son séjour à Agubbio avec cet Oderisi. On sait qu'il aimait les arts et ceux qui les cultivent. Avant d'entrer dans le purgatoire, il s'arrête pour entendre Casella, qui, dit-il, savait calmer toutes ses passions :

Che mi solea quetar tutte mie voglie¹.

Il est vrai que Casella chante des vers de Dante, et il y a pour celui-ci double raison d'écouter. Son amitié pour Giotto est restée dans la tradition ; on dit même qu'il apprit de lui à dessiner. En vérité, il semble que celui qui trace avec un style si net et si ferme les contours des images et des pensées, devait avoir l'œil et la main d'un peintre².

Il y avait donc pour moi un triple motif de visiter Gubbio, cette petite ville mêlée à la destinée de Dante, et rappelée dans son œuvre, cette patrie de Boson, de Cante di Gabrielli et d'Oderisi.

La route à elle seule mériterait le voyage. Pour aller de Pérouse à Gubbio, on parcourt une contrée sauvage des Apennins. Quand, après avoir gravi longtemps des pentes escarpées et arides, on arrive au versant qui regarde l'Adriatique, on découvre un paysage d'une

¹ *Purg.*, c. XI, 79.

² *Ibid.*, c. II, 108.

grandeur et d'une sublimité incomparables. A droite s'élèvent les plus hautes cimes de l'Apennin, que les Toscans appellent, à cause de leur forme, les *Mamelles de l'Italie*. Le moment où je les découvris fut un événement pour moi, car cette vue réveillait un souvenir dantesque. Dante se réfugia quelque temps au pied de ces hauts sommets, entre ces mamelles de rochers.

La route côtoie en serpentant de grands enfoncements remplis de chênes magnifiques. Ça et là se dressait une tour escarpée sur un tertre de couleur jaunâtre ; à l'horizon, des montagnes d'un aspect africain, formaient trois pyramides.

Je n'ai rien vu de plus imposant que ce spectacle. En présence de cette fière et terrible nature, je pensais à certains préjugés sur la nature et la poésie italiennes. « Où est la molle Italie ? » me disais-je ; comme en lisant *l'Enfer*, *le Paradis*, on se demande où est la langue des concetti et des madrigaux. Je trouvais que ce paysage immense, abrupt et pourtant harmonieux, ressemblait à l'œuvre de mon poète. Voilà des montagnes dantesques, m'écriai-je, et, si j'eusse voulu donner carrière à mon imagination, il n'eût tenu qu'à moi de retrouver, dans les lignes anguleuses et fortement caractérisées de ces montagnes, le profil colossal de Dante.

Je ne sais si la première impression que produisit sur moi la petite ville de Gubbio ne se ressentit point de l'espèce d'extase où m'avait plongé le caractère grandiose des pays que je venais de traverser ; ce qu'il y a de certain, c'est que je fus très-frappé de l'aspect qu'elle me présenta. Le château de Boson a été bâti vers le

même temps que le palais vieux de Florence, et, dit-on, par le même architecte. Sa forme est semblable : une grande tour crénelée s'élançait d'une plate-forme; la masse carrée du château, placé à mi-côte, domine et semble menacer la ville; on dirait un aigle qui couve sa proie. J'entrai, à la tombée de la nuit, dans ce grand monument maintenant vide; du seuil des salles ténébreuses, je voyais le ciel enflammé par un magnifique coucher de soleil. Je pensais qu'à travers ces créneaux l'exilé avait regardé ce soleil disparaître derrière les montagnes, du côté de la patrie.

En redescendant, je rencontrai un abbé de Gubbio, à la porte de la bibliothèque. Je demandai à voir le fameux sonnet de Dante à Boson, dont cette bibliothèque a la prétention de conserver le texte original et autographe. Ma requête fut agréée, et bientôt mon compagnon de voyage et moi nous nous trouvâmes en présence du précieux sonnet placé derrière un verre, à l'abri de tout contact profane. Malheureusement la moindre illusion était impossible; la suscription du sonnet portait : *Danti a Bosone*, au lieu de *Dante*. Comme il est vraisemblable que Dante savait écrire son nom, il faut que les habitants de Gubbio renoncent à l'honneur d'avoir un échantillon de son écriture. Cette objection fut un coup de foudre pour les personnes fort obligeantes qui nous faisaient les honneurs de la bibliothèque. J'aurais eu la lâcheté de ne rien dire, mais mon compagnon de voyage fut impitoyable. Ce qui rendait la consternation qu'il causa plus profonde, c'est qu'un de ceux auxquels il s'adressait tenait à la main une feuille de papier à décalquer qu'une *signora inglese* avait apportée tout ex-

près pour avoir un *fac-simile* de la prétendue écriture de Dante. Malgré notre incrédulité, on ne nous montra pas moins, avec beaucoup de bonté, les fameuses tables et un portrait de Boson, à l'authenticité duquel il n'est pas plus possible de croire qu'à l'autographe du poète. Le portrait est trop jeune de deux cents ans, et le chef du moyen âge y ressemble, par le costume et l'air de visage, à un maréchal de camp du temps de Louis XIV.

Après ces deux épreuves, je n'osais plus me fier à la tradition d'après laquelle on m'indiqua le lieu où était la maison de Dante, non loin de celle où naquit son odieux ennemi, Cante di Gabrielli. Là, du moins, rien ne démentait le prestige des souvenirs, et en me promenant dans la ville, au milieu des ténèbres, en passant sous ses portes monumentales, en contemplant par un beau clair de lune ses maisons hautes et silencieuses, et la tour de Boson s'élevant au-dessus de leur masse noire, et blanchissant dans les airs, je retrouvai des impressions plus conformes au siècle et au génie de Dante.

L'AVELLANA.

Il y a en Italie une foule de localités qui ont la réputation d'avoir servi de refuge à Dante, et où l'on prétend qu'il a composé diverses parties de son poème. Ces traditions sont respectables et touchantes; elles font partie de la gloire nationale du poète et de cette légende qui se forme toujours autour des grands noms. Comme plusieurs villes de la Grèce se disputèrent le berceau d'Homère, plusieurs lieux de l'Italie se disputent l'exil

de Dante. Mais ces traditions n'ont souvent d'autres fondements qu'une pieuse croyance. Quand il en est ainsi, quand elles ne reposent sur aucune indication, sur aucune allusion du poëte, elles sont en dehors de mon itinéraire. Ainsi je n'ai point visité le château de Colmaro, en Ombrie; je ne suis pas allé non plus saluer cette grotte où, dit-on, les montagnards du Frioul montèrent un rocher nommé encore aujourd'hui le Siège de Dante, sur lequel il méditait et composait ses vers.

Il n'en est pas de même du monastère de l'Avellana, où se conservent aussi le souvenir et la religion de Dante. Le poëte a parlé de « la sainte solitude faite pour l'adoration, au-dessous de cette bosse de l'Apennin qui s'appelle Catria »¹ La mention était précise; je ne pouvais me dispenser de visiter cette retraite, et d'aller, moi indigne, demander l'hospitalité à une porte où Dante avait frappé. De plus, on me parlait de l'Avellana, placé au cœur des Apennins et vers leur plus haute cime, comme d'un lieu pittoresque et sauvage. Je quittai donc, un peu après Agubbio, la route de Fano et de Rimini, et je m'enfonçai dans les Alpes de l'Ombrie.

Le mot *Alpes*, qui dans l'usage s'applique en Italie aux montagnes, et que Dante a employé dans ce sens, n'a rien ici d'exagéré.

Il faut, pour arriver au couvent, chevaucher pendant cinq heures au bord d'un précipice. Le sentier toujours étroit et sinueux tourne autour du plus haut des sommets, qui tous portent le nom de *Catria*. C'est le *dos de l'Apennin*, dont parle Dante. Enfin on arrive en vue de l'abbaye, qui déploie sa vaste façade sur une pelouse

¹ *Parad.*, c. XVI, 109.

appuyée à la montagne et dominée par de hauts rochers tapissés de sapins. On voit le terme, mais on n'y est pas encore parvenu; il faut plonger dans un ravin où le chemin semble disparaître, puis remonter la pente opposée. S'il est un lieu fait pour abriter une existence orageuse et persécutée, c'est l'Avellana.

Nous fûmes reçus comme on l'est dans tous les monastères semés au milieu des solitudes apennines, comme je l'avais été quatre ans auparavant à Vallombreuse, aux Camaldules, à l'Alvernia. J'eus même occasion d'éprouver, à mon entrée dans l'abbaye, les soins hospitaliers des pères. Une chute de cheval m'avait froissé le bras; ce très-léger accident ne me déplaisait point; je n'étais pas fâché d'être, à si bon marché, un peu martyr de ma dévotion pour Dante. Le frère Mauro, qui était à la fois le cuisinier, le pharmacien et le chirurgien du couvent, de la même main qui venait de m'offrir une tasse d'excellent café s'empressa de frictionner énergiquement la partie blessée, et y appliqua un baume de sa composition, traitement dont je me trouvai très-bien. Après les premières paroles échangées, l'abbé, qui est un homme instruit, qui semble aussi un homme de caractère, et qui, ou je me trompe bien, ne passera pas sa vie enterré dans les Apennins, nous parla de Dante, de son séjour à l'Avellana, et, après nous avoir récité les vers de *la Divine Comédie* que j'ai cités plus haut, nous mena dans une salle attenante à la bibliothèque, où le buste du poëte est placé dans une niche au-dessous de laquelle est une inscription latine dont voici la traduction: « Étranger, cette chambre qu'habita Dante Alighieri, et où il composa, dit-on, une

partie considérable de son œuvre presque divine, tombait en ruine et allait être détruite. Philippe Rodolphe, neveu du cardinal Laurent-Nicolas, *summi collegii præses*, mû par son insigne piété envers son concitoyen, a réparé ce lieu et a fait placer ici ce témoignage pour rappeler la mémoire d'un grand homme. Calendes de mai 1557.

Les moines ont voulu s'unir à ce pieux hommage ; ils ont écrit au bas des lignes qu'on vient de lire : « Les moines camaldules, après s'être assurés de la vérité du fait, ont placé ce portrait dans ce lieu restauré par eux (kal. nov. 1622). » Par cette seconde inscription, les bons pères semblent revendiquer pour eux-mêmes le mérite d'avoir exécuté le plan de Philippe Rodolphe. Cette émulation d'hommage les honore.

On s'empessa de nous mener visiter la chambre de Dante ; un jeune novice en robe blanche, une lampe suspendue à la main, nous suivait à travers les corridors et les escaliers du cloître. On nous montra deux cellules occupées par des novices, dans l'une d'elles séchaient de fort beaux raisins. Un vieux père dit gaieusement au jeune habitant de la cellule : « Dante n'avait pas de si beaux raisins ! » Ce qui parut très-plaisant, car on rit beaucoup. Il était curieux de voir le grand souvenir littéraire si familier à ces reclus dans cette solitude reculée, au sein des montagnes silencieuses.

Je dois de la reconnaissance à Dante pour m'avoir conduit dans un lieu remarquable où je ne serais probablement jamais allé sans lui. C'est toujours avec un singulier plaisir que je dors une nuit dans ces cellules dont les habitants ordinaires y dormiront toutes leurs

nuits jusqu'à la dernière. J'aime à être réveillé par la cloche qui sonne les offices de la nuit dans la solitude. J'aime les questions des moines sur ce qui se passe dans le monde. Ceux-ci étaient fort occupés des chemins de fer. L'abbé me parla de M. de Lamennais et de M. Cousin, et par-dessus tout de M. de Chateaubriand ; je fus ému de le voir, à mon nom, se découvrir et saluer la mémoire de mon père ; et puis, c'étaient des rires d'écolier à tout propos, une certaine enfance de cœur qui s'égayait pour les moindres choses. Tout est événement dans la monotonie de la vie monastique. On se fit une grande joie de nous conduire à un écho, merveille de l'Avellana, le plus puissant que j'aie jamais entendu ; il répète distinctement un vers entier et même un vers et demi. Je me plus à faire adresser par les rochers au grand poète qu'ils avaient vu errer parmi leurs cimes ce qu'il a dit d'Homère :

Onorate l'altissimo poeta.

Le vers fut articulé distinctement par cette voix de la montagne qui semblait la voix lointaine et mystérieuse du poète lui-même.

Il y a toujours quelques bonnes légendes à recueillir dans ces pèlerinages. Voici ce qu'un des religieux me raconta. Un seigneur du pays avait commis toutes sortes de crimes ; dans son désespoir, il s'écria : « Il est aussi impossible que Dieu me pardonne qu'il est impossible que j'entame ce mur avec un couteau. » Plein de rage, il lança son couteau contre le mur, et le mur s'ouvrit. Naïf et touchant apologue qui exprime merveilleusement l'immensité de la miséricorde céleste.

Pour trouver le souvenir de Dante plus présent que dans les cellules aux raisins, et même dans la chambre de l'inscription, je sortis à la nuit et fus m'asseoir sur une pierre un peu au-dessus du monastère. On n'apercevait pas la lune, encore cachée par les pics immenses; mais on voyait quelques sommets moins élevés frappés de ses premières lueurs. Les chants des religieux montaient jusqu'à moi à travers les ténèbres, et se mêlaient aux bêlements d'un chevreau perdu dans la montagne. Je voyais à travers une fenêtre du chœur un moine blanc prosterné en oraison. Je pensais que peut-être Dante s'était assis sur cette pierre, qu'il avait contemplé ces rochers, cette lune, et entendu ces chants toujours les mêmes comme le ciel et les montagnes.

ROME.

Rome n'est un lieu indifférent pour aucun de ceux que le sort y amène, et le fut moins pour Dante que pour personne. A Rome s'accomplit la crise de sa destinée. Tandis qu'il négociait au nom de la république de Florence avec le pape Boniface VIII, il apprit que ses ennemis politiques, conduits par Charles de Valois, et d'accord avec Boniface, venaient de s'établir à Florence par le carnage et l'incendie. Là commence pour le poète cet acharnement de malheurs qui devait durer autant que sa vie, et cet exil qui ne devait pas finir avec elle.

L'année qui fut si décisive dans son existence marquait une époque unique dans les fastes de la chrétienté. C'était la dernière année du XIII^e siècle et celle du pre-

mier jubilé; il n'est donc pas surprenant qu'à ce double titre elle ait frappé l'imagination de Dante, et qu'il ait daté sa vision de cette année mémorable et fatale. Lui-même, je l'ai rappelé ailleurs¹, a exprimé l'impression que produisit sur lui le spectacle de la foule immense qui allait et venait le long du pont Saint-Ange, d'un côté vers le château et vers Saint-Pierre, de l'autre vers le mont². Le mont était probablement le *Monte Giordano*, élévation peu considérable qui maintenant a presque disparu sous les édifices modernes.

Un spectacle à peu près semblable s'est renouvelé de nos jours : malgré la différence des temps, malgré le double obstacle qu'opposaient au concours des pèlerins le refroidissement de la foi religieuse et les inquiétudes de la politique, l'affluence a été considérable au jubilé de 1825. Seulement, on peut croire que le jubilé de 1300 était plus poétique; Rome surtout l'était davantage. Alors, le pont Saint-Ange, qui s'appelait pont de Saint-Pierre, n'était point orné par les anges minaudiers du Bernin. Un portique immense conduisait du pont jusqu'à la basilique³; le long de ce portique se pressait la multitude venue de tous les points de l'Europe pour cette grande pompe de la papauté. Perdu, coudoyé dans la foule, marchait le poète qui devait donner à cette solennité une gloire que personne ne soupçonnait, en y rattachant une œuvre dont lui-même ne savait peut-être pas encore le nom. Parmi tous ces

¹ Voy. plus haut *Portraits de Rome à différents âges*.

² *Inf.*, c. XVIII, 28.

³ On peut croire qu'il existait encore, car on sait positivement qu'il était debout au XIII^e siècle.